

Éditorial

Dans ce numéro :

Idéal panafricain: rêve réalisable au regard de l'actualité en Afrique du Sud et des diverses crises interétatiques	1
« Vous êtes tous frères » : l'Évangile pour la fraternité universelle	2
Indépendances africaines : Thérapie assumée ou blessures éternelles ?	3
Ubuntu : Quand ce qui est dit est contredit	4

Voir ressurgir les germes de xénophobie en Afrique du Sud est un phénomène tout naturellement troublant. Il constitue aussi une blessure historique, une contradiction factuelle lorsque l'on lit l'actualité du pays sous les lunettes retrospectives de l'Apartheid et de la lutte y afférente dont Nelson Mandela constitue le monument. Partant, ne serait-on pas tenté d'affirmer que ce re-avènement de la xénophobie constitue une insulte à Mandela et à tous ces héros anonymes de la lutte contre l'Apartheid? S'il y aurait de quoi d'emblée, nous estimons que le débat est à orienter autrement puisque ce phénomène est révélateur d'un présent malade, d'une politique nationale incapable de guerrier les maux de l'histoire par un présent socio-économique de dignité,... Et aussi, ce phénomène présente l'Afrique du Sud comme paradigme d'une Afrique qui tarde à se relever de ses blessures et qui devrait, d'urgence, redéfinir sa boussole. C'est autour de ce contexte problématique que notre magazine vous convie.

LA REDACTION



Michael Dhena Japhet

**Etudiant à l'Université Catholique du
Congo**

**Idéal panafricain: rêve réalisable au regard de
l'actualité en Afrique du Sud et des diverses crises
interétatiques**

L'Afrique partage une histoire profondément marquée par la colonisation, les luttes d'émancipation et des interdépendances croissantes. Pourtant, le Continent demeure fragmenté par des divisions politiques, des conflits armés et des rivalités étatiques. Conçu comme un projet d'unité, de solidarité, de coopération et d'émancipation, l'idéal panafricain implique que les Africains pensent et construisent eux-mêmes leur avenir. Toutefois, la récurrence des crises interétatiques et des replis nationalistes semble contredire cet idéal. Nous soutenons qu'il reste réalisable, à condition de dépasser le discours symbolique pour l'inscrire dans une pratique concrète de coopération, d'intégration et de résolution endogène des conflits.

A cet effet il ne s'agit pas d'abolir les souverainetés nationales, mais de mutualiser les intérêts stratégiques. De l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) à l'Union Africaine (UA), jusqu'à la Zone de libre-échange continentale africaine (ZLECAf), l'idéal panafricain dispose déjà de cadres institutionnels et économiques concrets. Toutefois, leur existence ne suffit pas à combler l'écart entre la rhétorique de l'unité et les comportements individuels des États.

L'Afrique du Sud illustre particulièrement ce paradoxe.

Acteur majeur de la diplomatie continentale et symbole de la lutte contre l'apartheid, elle demeure confrontée à des tensions xénophobes visant notamment des ressortissants africains. Cette situation interroge la possibilité d'une véritable solidarité continentale lorsque l'Africain peut encore être perçu comme un étranger sur son propre continent. Sa réalisation suppose ainsi une solidarité politique privilégiant la médiation africaine, une intégration économique renforcée et une conscience citoyenne capable de dépasser les réflexes xénophobes..

En définitive, le panafricanisme n'est ni un rêve impossible ni une réalité accomplie. Il demeure un projet inachevé. Le véritable défi n'est plus de proclamer l'unité de l'Afrique, mais de créer les conditions politiques, économiques et sociales permettant de la pratiquer. Autrement dit, l'avenir du panafricanisme dépendra de la capacité des États et des peuples africains à transformer l'aspiration historique à l'unité en une coopération concrète, inclusive et durable.



Par Abbé KALWANA Samuel
Prêtre du Diocèse de Butembo - Beni

« Vous êtes tous frères » : l'Évangile pour la fraternité universelle

L'Afrique porte une mémoire marquée par la colonisation, les violences, les déplacements, les discriminations, mais aussi par les luttes pour la dignité et la liberté. À cet égard, l'Afrique du Sud demeure un paradigme particulièrement interpellant. Après l'apartheid, système institutionnalisé de séparation et de domination raciales, des épisodes de xénophobie visant notamment des Africains venus d'autres pays viennent rappeler une douloureuse contradiction : **comment combattre hier la discrimination et risquer aujourd'hui de reproduire, envers l'étranger, une logique d'exclusion ?**

Certes, les blessures historiques sont profondes. Cependant, **une blessure mal assumée peut devenir une blessure transmise**. La mémoire ne devrait-elle pas précisément nous apprendre que la libération véritable ne consiste pas seulement à vaincre l'oppression, mais aussi à transformer la mémoire de la souffrance en chemin de réconciliation ?

En effet, lorsque l'autre cesse d'être reconnu comme frère, la différence devient une frontière : l'étranger devient suspect, l'ethnie devient prétexte au rejet, la nationalité devient motif de discrimination. Par conséquent, la rupture de la fraternité engendre méfiance, tribalisme, racisme, xénophobie, violences et, finalement, conflits.

Pourtant, nous sommes créés les uns pour les autres. Emmanuel Levinas a placé la **rencontre avec le visage de l'autre au cœur de la responsabilité humaine : l'autre me convoque à sortir de moi-même**. Ainsi, là où Sartre, dans Huis clos, met en scène la relation conflictuelle avec autrui à travers la célèbre formule « *l'enfer, c'est les autres* », Levinas ouvre une autre possibilité : **l'autre peut devenir une bénédiction, parce qu'il m'arrache à mon enfermement et m'appelle à la responsabilité**.

La question fondamentale devient alors : **non pas « que représente l'autre pour moi ? », mais « que puis-je devenir pour l'autre ? »** Or, cette vision n'est pas étrangère à l'Afrique. Parmi les valeurs profondément présentes dans de nombreuses traditions africaines figurent **la fraternité, la solidarité, l'hospitalité, le partage et le sens de la communauté**. L'intuition de l'Ubuntu, souvent résumée par « **Je suis parce que nous sommes** » exprime cette conviction que *l'existence personnelle s'accomplit dans la relation*.

Dès lors, face aux replis identitaires de notre époque, l'Afrique peut retrouver dans son propre patrimoine anthropologique une ressource pour reconstruire la fraternité. Il ne s'agit ni d'idéaliser le passé ni de nier ses contradictions, mais de réveiller une conviction essentielle : **la vie de l'un est liée à celle de l'autre**.

C'est ici que l'Évangile apporte une lumière décisive. Jésus nous commande : « **Tu aimeras ton prochain comme toi-même** » (Mc 12,31). Dans la parabole du Bon Samaritain, il montre surtout que le prochain n'est pas simplement celui qui me ressemble : *c'est celui dont je reconnais la dignité et dont je me fais proche*. Saint Paul affirme : « *Vous êtes tous un dans le Christ Jésus* » (Ga 3,28).

Ainsi, l'Évangile ne cherche pas **l'uniformité, mais l'unité dans la diversité**. Cette intuition rejoint, sur un autre registre, la réflexion de Kant sur l'hospitalité et l'ouverture cosmopolitique : **l'étranger ne doit pas être considéré comme un ennemi simple-**

ment parce qu'il vient d'ailleurs.

De même, le pape François, dans *Fratelli tutti*, appelle à dépasser **les frontières qui enferment pour construire une fraternité ouverte à tous**. Benoît XVI, dans *Caritas in veritate*, rappelle que le **développement humain exige le don, la gratuité et la solidarité**. Déjà, Léon XIII et le Concile Vatican II ont insisté sur **la dignité de toute personne, la solidarité et le bien commun**.

Aujourd'hui, Léon XIV prolonge cet appel. Dans son message pour la Journée internationale de la fraternité humaine, **il rappelle que la fraternité n'est pas une simple idée généreuse, mais une exigence qui découle de la dignité commune de l'être humain créé à l'image de Dieu**. Ainsi, face aux guerres, aux divisions, aux exclusions et aux nouvelles formes de violence, **la fraternité devient non seulement un idéal chrétien, mais une urgence pour l'humanité**.

Dès lors, **il nous faut passer de la méfiance à la rencontre, de la rivalité à la solidarité, de l'identité fermée à l'identité ouverte et de la mémoire des blessures à une mémoire capable de guérir**. Concrètement, cette conversion commence dans la famille, se poursuit à l'école, se vit dans l'Église et doit inspirer la société : **éduquer à l'hospitalité, combattre les discours de haine, refuser le tribalisme et la xénophobie, accueillir l'étranger et défendre la dignité de chacun**.

Nous ne sommes donc pas appelés **à devenir identiques, mais à devenir unis**. *La diversité n'est pas une menace lorsqu'elle devient complémentarité*. Une belle image, que l'on retrouve sous diverses formes dans la sagesse traditionnelle chinoise, l'exprime : **le feu grandit lorsque chacun apporte son morceau de bois. Chacun conserve sa singularité, mais tous contribuent à une même lumière**.

Notre message se veut donc **un appel à changer notre regard sur l'autre**. Ne voyons plus dans celui qui est différent **une menace à repousser, mais une personne à accueillir, un frère à rencontrer et une richesse à recevoir**. Nous sommes créés les

uns pour les autres. *Le monde actuel n'a pas besoin de nouvelles frontières de haine, mais de ponts ; non d'une uniformité imposée, mais d'une unité vécue dans la diversité*. En définitive, la véritable résurgence dont l'Afrique et le monde ont besoin n'est pas celle de la xénophobie, mais celle de la fraternité. Avec le pape Léon XIV, nous pouvons redire que **la fraternité humaine n'est pas un luxe pour des temps de paix : elle est une urgence lorsque l'humanité se fragmente**.



Diacre Justin KISOLOBO

Ecrivain congolais

Indépendances africaines : Thérapie assumée ou blessures éternelles ?

L'Afrique est un continent dont l'histoire est jalonnée des profondes mutations. Jadis chantée comme le berceau de l'humanité et le rayonnement de la science, cette Afrique a été le lieu où la traite et la colonisation ont sévi. L'indépendance qui ne vient qu'à l'aube de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, n'est qu'une lumière qui s'allume pour un peuple qui marchait dans la longue nuit. Mais alors, faudra-t-il demander réellement si cette indépendance est retrouvée. Cette indépendance est-elle une thérapie assumée ou des blessures éternelles ?

L'indépendance en Afrique est une étape essentielle qui marque un clivage, un moment important de l'histoire de ce continent. C'est la période de la rupture d'avec la soumission occidentale qui, en plus d'entraîner à la négation de l'identité africaine, a vidé l'Afrique de ses ressources humaines et naturelles. S'il faut réviser les conditions de vie des aîeux ayant subi la colonisation, on ne saurait fermer les yeux sur le traitement injuste et inhumain à leur égard. Les uns sont morts des fouets, les autres de fatigue, les autres encore fusillés pour n'avoir pas obéi aux caprices de tel ou tel autre blanc. A dire vrai, à cette période, la valeur et l'humanité africaine furent niées. Etre africain signifiait être colonisé. Un système de penser fut installé pour légitimer cette considération ainsi qu'une certaine pensée telle que : « Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pécunance » (Hegel) ; « Je suis porté à soupçon-

ner les nègres en général, les autres espèces humains d'être naturellement inférieurs à la race blanche » (David Hume) ; « Les nègres d'Afrique n'ont reçu aucun sentiment qui s'élève un peu au-dessus de la niaiserie » (Emmanuel Kant), etc. Les occidentaux estimaient apporter la civilisation aux nègres comme s'ils n'avaient aucune civilisation et qu'ils devaient, à tout prix, opter pour la civilisation occidentale et oublier la leur. Quoi qu'il en soit, cette vision ne pourrait pas concourir au développement de l'Afrique car tout développement nécessite la participation du peuple autochtone.

Parler de l'indépendance c'est entendre le départ des blancs et la promesse d'un monde meilleur, le rêve d'un monde sans fin. Les indépendances en Afrique valent vraiment la peine d'être conquises pour les africains colonisés parce qu'à tout prendre la colonisation est inhumaine, dégradante outre que ce ne fut là qu'une vaste entreprise de pillage des ressources premières. En fait, l'évolution de tout un peuple relève de l'éveil de sa conscience ainsi que de son engagement pour la cause. L'Afrique est parvenue à l'indépendance lorsque son peuple a compris les enjeux du moment ; et ce peuple s'est vu être mûr de porter lui-même la responsabilité de son continent.

L'horizon semble s'ouvrir entre le milieu des années 1950-1960, années pendant lesquelles certains pays africains accèdent à leur indépendance. Le Ghana donne le ton aux autres pays de l'Afrique subsaharienne en 1957. Une année plus tard suivra la Guinée Conakry. C'est surtout en 1960 que la majorité des pays devinrent souverains : du Congo au Nigeria, du Togo à la Somalie en passant par Madagascar. D'autres pays ne sortirent que plus tard : les territoires sous contrôle portugais, le Zimbabwe ou la Namibie. Bien que ces indépendances sont les fruits d'un dur labeur, retenons qu'elles marquent la fin de la domination étrangère directe ; la création des Etats reconnus internationalement, le droit de vote et participation des citoyens ; le choix des alliances diplomatiques, etc. C'est le retour de la fierté nationale et des tra-

ditions ainsi que la réappropriation de l'histoire locale. Mais alors, l'Afrique est-elle restée indépendante.

Aujourd'hui, il y a soixante ans environ que les pays d'Afrique ont accédé à l'indépendance, parfois au terme de sanglantes guerres. Mais qu'a-t-on fait de cette indépendance ? Peut-on réellement affirmer que l'Afrique est indépendante ? Les expériences de leadership réussi à la période post-indépendance varient considérablement avec des exemples de succès tels que le Botswana, l'Afrique du Sud, qui maintiennent une démocratie stable depuis des décennies, contrastant avec d'autres pays qui ont connu des conflits et des instabilités. Pour ces pays, nous ne craignons point d'être les seuls à nous rendre compte que leur indépendance semble avoir été empoisonnée déjà à leur conception. N'est-il pas étonnant, énervant peut-être de voir les pays africains patauger dans des perpétuels fléaux qu'on ne pouvait imaginer à l'heure de l'indépendance ? Qui aurait imaginé qu'un fleuve de sang humain coulerait soixante ans après l'indépendance, que les enfants mouraient de malnutrition, que l'analphabétisme serait galopante, que les structures étatiques resteraient aux rabais ? Force nous est d'affirmer que l'indépendance en Afrique serait précipitée et que le colonisateur qui n'est jamais parti continue à jouer son rôle peccamineux dans le chaos post colonial qu'il reproche à l'Afrique. A ce propos, l'assassinat de Lumumba, de Sankara et des autres authentiques africains n'est-il pas une preuve éloquente ?

Le bilan des indépendances en Afrique est à pâlir de honte. Le seul argument qui aurait valu la peine qu'on dise que les indépendances africaines auraient valu la peine d'être conquises aurait été de voir l'Afrique montrer au monde les pays plus beaux qu'avant. Or, depuis les indépendances, l'instabilité politique persiste dans plusieurs régions ; les inégalités politiques égales à elles-mêmes ; les républiques toujours monarchiques ; les démocraties toujours dictatoriales. Bref, comme le dit Jacques Mukonga, dans *Le proces des indépendances en Afrique*, nous avons inventé, en Afrique, une rationalité

irrationnelle et nous avons habité le royaume des paradoxes. Ainsi nous voguons des conséquences en inconséquences. Lumumba n'avait-il pas raison de dire : « Sans la lutte, vous n'aurez rien » ?

Les défis liés aux indépendances en Afrique exigent la prise en considération de l'histoire de l'Afrique afin de s'engager à corriger les failles de cette histoire. S'élancer sur la voie de promotion d'un développement durable de l'Afrique déjà mise en place par certains panafricanistes soucieux d'un avenir radieux. Ainsi, faudra-t-on mettre en application les idées initiales de l'Union Africaine (U.A) dont le but est d'accélérer l'intégration politique et socio-économique du continent tout en promouvant la paix, la sécurité et la stabilité. La volonté et l'engagement à bâtir une Afrique unie, pacifiée et prospère fera que les indépendances africaines, loin d'être des blessures éternelles, soient une thérapie assumée.



Yanick Nzanu Maliro, Scj

Ubuntu : Quand ce qui est dit est contredit

L'Afrique du Sud est souvent présentée comme le berceau de l'ubuntu, une philosophie africaine qui prône la solidarité, le respect de l'autre et l'humanité partagée. Pourtant, depuis plusieurs années, le pays est régulièrement le théâtre de violences visant des ressortissants africains installés sur son territoire. Ces attaques xénophobes, perpétrées par des Sud-Africains noirs contre d'autres Africains, semblent en totale contradiction avec les valeurs de l'ubuntu.

En effet, le mot "ubuntu", issu des langues bantoues, peut être traduit par l'expression : "Je suis parce que nous sommes". Cette philosophie repose sur l'idée que l'être humain se construit à travers les autres et que chaque individu mérite dignité, compassion et respect. Popularisé par des figures comme Nelson Mandela et Desmond Tutu, l'ubuntu a servi de fondement moral à la réconciliation nationale après la fin de l'apartheid. Il incarnait l'espoir d'une société fondée sur le pardon, la justice et la coexistence pacifique.

Pour comprendre la situation actuelle, il faut revenir sur l'histoire de l'Afrique du Sud. De 1948 à 1994, le pays a vécu sous le régime de l'apartheid, un système de ségrégation raciale qui séparait les populations selon leur couleur de peau. La majorité noire était privée de droits politiques, confinée dans des quartiers spécifiques et soumise à de nombreuses discriminations. Après des décennies de lutte, marquées notamment par l'engagement de Nelson Mandela, les premières élections démocratiques de 1994 ont mis fin à ce régime. Cependant, la fin de l'apartheid n'a pas effacé les profondes inégalités économiques et sociales héritées de cette période.

Aujourd'hui encore, le chômage, la pauvreté et les inégalités demeurent très élevés. Dans ce contexte difficile, certains Sud-Africains accusent les immigrés africains, notamment originaires du Zimbabwe, du Mozambique, du Nigeria, de la Somalie ou de la République Démocratique du Congo, de prendre leurs emplois, de faire pression sur les salaires ou d'être responsables de l'insécurité. Ces accusations, souvent exagérées ou sans fondement, alimentent un climat de méfiance.

À plusieurs reprises, des vagues de violences ont éclaté dans différentes villes du pays. Des commerces appartenant à des étrangers ont été pillés et incendiés, tandis que des centaines de personnes ont été agressées ou contraintes de fuir leur domicile. Ces épisodes ont provoqué la mort de plusieurs personnes et suscité une vive inquiétude dans de nombreux pays africains. Les gouvernements voisins et les organisations internationales ont régulièrement condamné ces actes et appelé les autorités sud-africaines à mieux protéger les populations étrangères.

Il faut dire que ces violences mettent en lumière un paradoxe profond. Le pays qui a fait de l'ubuntu un symbole de réconciliation peine parfois à appliquer cette philosophie à tous ceux qui vivent sur son territoire. Les difficultés économiques expliquent en partie les tensions, mais elles ne peuvent justifier les attaques contre des personnes en raison de leur nationalité. De nombreux Sud-Africains, associations, responsables religieux et organisations de la société civile rappellent d'ailleurs que les immigrés contribuent aussi à l'économie et que l'ubuntu implique de reconnaître l'humanité de chacun, sans distinction d'origine.

L'Afrique du Sud reste une nation marquée par une histoire exceptionnelle de résistance et de réconciliation. Toutefois, les violences xénophobes rappellent que les idéaux ne sont jamais définitivement acquis. Faire vivre l'ubuntu aujourd'hui suppose de lutter contre les inégalités, de combattre les préjugés et de promouvoir une véritable solidarité entre tous les peuples africains. C'est à cette condition que la philosophie de l'ubuntu pourra pleinement retrouver son sens et continuer d'inspirer l'avenir du pays.

Bientôt dans nos bibliothèques

Plaidoyer pour la paix

"Plaidoyer pour la paix" est une macédoine artistique dont la recette pourrait étonner au premier abord. Tout y est. Pas comme un mélange morbide tel celui que réalisent les cabaretiers, pas une ripopée aux ingrédients mal dosés, mais un agencement harmonieux des textes qui, de l'art dramatique à la poésie, en passant par la beauté prosaïque de ses nouvelles littéraires, dans lequel notre écrivain inspiré étale de façon anthologique l'état pathétique de la gestion catastrophique de la dignité de la vie humaine dans son pays. Un cocktail puissant où le comique fait bon ménage avec le grave.

A.KAKINE

Abbé KAGHOMA WANGEVE Jean-Robert (dit Lecoq) est un prêtre du diocèse de Butembo-Beni/République Démocratique du Congo. Il a fait ses études secondaires au Petit Séminaire Tumaini Letu Saint Joseph de Musienene, le premier cycle de philosophie au Philosophat Regina Pacis de Vuhira, le premier cycle de théologie au Grand Séminaire de théologie Saint Octave de Vulindi.

Poète, dramaturge, nouvelliste... Il est auteur de Larmes orphelines, recueil des poèmes publié aux Editions Edilivre (France) et de Les baisers de Judas, théâtre publié aux Editions Ishango/UAC (RDC/Butembo). Il est co-auteur du recueil Notre lutte contre Ebola avec son poème Contre Ebola.

Prix : 12 \$



Plaidoyer pour la paix

KAGHOMA WANGEVE Jean-Robert



COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef : Augustin KAKINE AURELE

Furaha APIPAWE

Equipe de rédaction : Blaise MUKAMA

Sophie MASIVI

Furaha APIPAWE

Conseillers : Yanick NZANZU MALIRO, Scj

Germain SIRIKIVUYA, Scj

Bienvenu KAVIRI, Scj

Secrétaire : Blaise MUKAMA

Design & conception : Victoire SIMUVA, Scj

Pour soutenir la Revue veuillez contacter:

Contact tel: +237 657 288 825; +243 971 010 521;
+243 813 509 833

E-mail: revuemensuellejecrisjecrie@gmail.com

Publication : Sophie MASIVI

Merci Beaucoup pour votre fidélité à notre revue

J'écris,



je crie !